



Auguste Barbier en 1869 (*Nos poètes*, Lemerre, 1926).

## Auguste Barbier : l'autre Barbier johanniste

Romain Vaissermann

Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Henry-Auguste Barbier est né le 28 avril 1805 à Paris. Il fit ses études au lycée Henri-IV et étudia le droit. Sa mère, peintre santongeoise née Marie-Élisabeth-Louise Duvergier, avait été l'élève de David. Licencié en droit, poussé par son père, Jean-Baptiste Barbier, d'origine picarde et avoué au tribunal de première instance, Auguste s'inscrit à l'étude d'un avoué ami de la famille, Fortuné Delavigne, le propre frère du poète lyrique. Curieux cadre de travail : dans les avoués ne figuraient presque que des hommes de lettres, dont le jeune Natalis de Wailly, grand historien et archiviste. Le petit clerc s'appelait Louis Veuillot. Entraîné dans le courant romantique, Barbier se lia quelque temps avec madame Récamier, amie de sa mère, avec Vigny, avec Hugo. Pourtant composé après les journées de juillet 1830, son poème « La Curée », satire rythmée parue dans la *Revue de Paris* en août, eut un succès exceptionnel et devint le poème de la décennie. En un jour, Barbier était célèbre, « ce grand poète d'un jour et d'une heure, que la renommée a immortalisé pour un chant sublime né d'un glorieux hasard » selon le mot de Sainte-Beuve<sup>1</sup>. Il enchaîna avec un recueil de poèmes de la même veine, inspirés par les « Trois Glorieuses ». Ses *Īambes* aux tirades rauques et rocailleuses (on en relira « L'Idole », charge contre Napoléon) parurent à la *Revue des deux mondes* en 1830, et il les recueillit dans les *Iambes et poèmes*<sup>2</sup>.

Ce succès fut à double tranchant, ainsi que le note Gustave Planche<sup>3</sup> : « [...] le rapide succès des *Iambes* a persuadé au plus grand nombre que la satire est le seul domaine où il puisse

---

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Michel Lévy, 1868, t. X, p. 118.

<sup>2</sup> Auguste Barbier, *Iambes et poèmes*, Canel & Guyot, 1832.

<sup>3</sup> Gustave Planche, « M. Auguste Barbier. *Satires et poèmes* », *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>e</sup> série, t. XI, 1<sup>er</sup> juillet 1837, pp. 54-55.

librement se déployer ». Sainte-Beuve, qui ne l'aime décidément pas, ne le voit pas autrement, estimant cruellement que les hautes destinées de la poésie lui sont étrangères : « un homme qui marche dans un torrent et qui en a jusqu'au menton »<sup>1</sup>. On crut – et lui tout le premier qui publie encore *Il Pianto* (« Le Gémissement ») en 1833 et *Lazare* en 1837 – qu'il n'était fait que pour la satire, telle que la pratiquait André Chénier, alors que ce genre était à tout prendre plutôt contraire à son caractère propre : « Au fond, et en réalité, c'est un homme de concorde et de paix, revêtu de la peau de Némée. », écrivit à juste titre Leconte de Lisle<sup>2</sup>.

Barbier évoque Jeanne dans un recueil poétique moins célèbre, publié en 1843 et dont le titre, *Rimes héroïques*, traduisait en fait le titre d'un recueil de sonnets, *Rime heroiche*, adressé par son auteur, Torquato Tasso, à différents princes de l'Italie.

Mais le recueil ne parut pas d'emblée. En 1840, Barbier en prépublia six pièces dans un recueil littéraire romantique publié par la Société des gens de lettres. Son choix de poèmes s'intitulait déjà : « Rimes héroïques, sonnets ». Là, cinq sonnets étaient consacrés à « Egmont », au « Cid », à « Lucius Falkland », à « Jeanne d'Arc » et à « Madame Roland » ; un sixième poème, nommé « Christophe Colomb », n'avait pas encore la forme du sonnet. Voici le poème consacré à notre héroïne<sup>3</sup> :

S'il est un noble nom qui soit cher à la France,  
Et qui fasse au pays un éternel honneur,  
C'est celui de l'enfant dont le glaive vainqueur  
Brisa de l'étranger l'orgueilleuse puissance.

---

<sup>1</sup> Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, 1869. Balzac au contraire l'encense dans sa *Correspondance*, en 1876 : « Barbier, c'est avec Lamartine le seul poète vraiment poète de notre époque ; Hugo n'a que des moments lucides. »

<sup>2</sup> Leconte de Lisle, « Les poètes contemporains. Auguste Barbier », *Le Nain jaune*, 1<sup>er</sup> octobre 1864, pp. 1-2.

<sup>3</sup> *Babel*, Renouard, t. IV, 1840, pp. 231-232 (repris dans *La Noël. Souvenir pour 1841*, Renouard, 1842, pp. 439-440). – Dans le même tome de *Babel*, on trouve de Boulland, une « Chronique de Jehanne d'Arc » aux pages 63-114 (l'auteur est-il le libraire Auguste Boulland ?).

Lorraine aux brunes mains, aux traits pleins d'innocence,  
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,  
Toi que l'amour créa notre libérateur,  
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense !

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels  
Où le sentiment brille en hymnes immortels,  
Et venge largement tes mânes lamentables !

Qu'ils te vengent surtout des traits de l'écrivain  
Qui ne sut pas comprendre, en son rire malsain,  
Que les beautés du cœur sont toujours respectables !

La fin allait en être modifiée, comme Barbier s'en expliquera trois ans plus tard<sup>1</sup> :

Lorsque je fis imprimer, en 1840, plusieurs sonnets de ce recueil, je donnai celui de Jeanne avec une fin différente de celle qui s'y montre aujourd'hui ; le dernier tercet contenait une allusion à Voltaire, et tournait à la satire. Comme cette terminaison n'était pas en harmonie avec le commencement et le milieu de l'œuvre, je l'ai changée. Il va sans dire que Voltaire à mes yeux est toujours très-coupable, et que le poème de la Pucelle pèsera toujours sur sa mémoire comme une mauvaise action. Aujourd'hui l'on sent mieux tout ce que le cœur a pu inspirer de grand à cette malheureuse jeune fille, et le culte de Jeanne est devenu plus brillant que jamais. La poésie étrangère, il faut l'avouer, n'a pas été sans influence sur ce mouvement, et la noble muse de Schiller est pour quelque chose dans l'aimable inspiration de la princesse Marie de Wurtemberg. En attendant qu'en France une grande œuvre littéraire vienne se mettre à la hauteur de notre héroïne, il serait à désirer que l'art plastique s'emparât d'elle, et fît sortir de ses mains des images autres que celles qui apparaissent sur les différentes places publiques de France. Je n'ai point vu la statue que l'on a érigée à Domremy en l'honneur de Jeanne d'Arc, mais à coup sûr celles de Rouen et d'Orléans manquent complètement de caractère et de beauté idéale. Il est vrai qu'il n'y a point d'image authentique de la sainte guerrière ; la statue qui avait été élevée anciennement à sa mémoire sur le pont d'Orléans, aux frais des femmes et des filles de la cité, périt dans les guerres de religion du seizième siècle, et les gravures les plus

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, Masgana, 1843, pp. 169-171.

vieilles ne sont que de 1606 et 1612, et diffèrent beaucoup les unes des autres. Mais à défaut du type original, ne pourrait-on pas en ressaisir les traits en étudiant attentivement le caractère de tête des jeunes Lorraines de la limite des Vosges, et en lisant les récits naïfs et un peu crus des chroniqueurs du temps. Il serait beau de retrouver ainsi le type de l'enthousiasme religieux et politique, l'idéal populaire de l'amour du pays.

Voici désormais les *Rimes héroïques* publiées chez Masgana en 1843, le quatrième recueil publié par Barbier. En 1843 donc, c'est-à-dire un peu avant que la grande composition de Soumet, publiée à titre posthume, eût vu le jour, nous trouvons un sonnet consacré à Jeanne d'Arc. L'auteur explique la source de son inspiration :

J'ai [...] recueilli toutes les pièces que, dans mes lectures ou mes voyages, l'émotion d'un pieux souvenir, un grand acte de vertu ou de patriotisme, avaient pu me suggérer. [...] Ce ne sont pas toujours les âmes les plus éclatantes et les plus applaudies que j'ai chantées, mais les plus malheureuses, les plus tournées vers l'honnête, et les plus sympathiques à ma manière de voir et de sentir.<sup>1</sup>

Ainsi figure, entre Arnold de Winkelried (1386) et Henri de Nemours (1476), en 1430 « puisque « les dates indiquent presque toujours l'époque de la mort du héros, quelquefois celle du fait qui est l'objet du sonnet »<sup>2</sup>, la Pucelle, dont nous donnons le poème en respectant l'orthographe du temps.

Après un assez beau premier quatrain dans la droite ligne de l'épigraphe, puis un cinquième vers frappant, on pourra juger que l'inspiration perd de la hauteur ; les rimes, notamment celles des tercets, n'ayant rien que de très commun dans l'œuvre de Barbier, ne semblent certes pas parer les « plus beaux vers » qui soient ; mais le poète n'en était-il pas conscient, lui qui, soucieux de bien faire, retoucha le sonnet à de nombreuses reprises, comme on en jugera d'après nos notes ?

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, *op. cit.*, pp. 2-3.

<sup>2</sup> A. Barbier, *Rimes héroïques*, *op. cit.*, pp. 4-5.

## Jeanne d'Arc 1430

*Joan of Arc been  
A virgin from her tender infancy  
Chaste et immaculate in very thought  
Whose maiden blood, thus rigorously effused,  
Will cry for vengeance at the gates of heaven.<sup>1</sup>*

Shakspeare

S'il est un nom vaillant qui soit cher à la France,  
Et qui du temps jaloux doive être le vainqueur,  
C'est le rustique nom de la femme de cœur  
Qui foudroya<sup>2</sup> l'Anglais des lueurs de sa lance.

---

<sup>1</sup> L'épigramme est donnée traduite dans l'édition des *Satires et chants* chez Masgana en 1853 (et avec une seule variante chez Dentu, en 1869, p. 395 : « *Jeanne Darc naquit...* ») :

Jeanne d'Arc naquit  
Et vécut vierge depuis sa tendre enfance :  
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées  
Et son sang pur versé injustement  
Criera vengeance aux portes du ciel.

Le poète propose en 1853 la variante au vers 9 : « *Que tous les cœurs chantants deviennent des autels* ». Et en 1869, d'ultimes variantes, au premier vers du poème : « *S'il est un nom sacré qui soit cher à la France* », au vers 4 : « *Qui terrassa l'Anglais des lueurs de sa lance* », au vers 9 : « *Que tous les cœurs chantants deviennent des autels* » et au vers 11 : « *Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables !* »

<sup>2</sup> Verbe qui n'est pas goûté par Charles Labitte, qui éreinte proprement les *Rimes héroïques* (p. 118 des « *Poetæ minores* », *Revue des Deux Mondes*, XIII<sup>e</sup> an., nouvelle série, 1<sup>er</sup> juillet 1843, t. III, pp. 99-138) : « Jamais le style de M. Auguste Barbier n'avait été aussi insuffisant, jamais l'auteur n'avait tant accordé à la périphrase vulgaire, aux épithètes parasites, et, pour parler franc, aux chevilles de toute sorte. La période est mal arrêtée dans ses contours ; envahie par l'incise, elle laisse l'idée en proie au despotisme du mot et de la rime. D'un autre côté, la métaphore ne vient plus d'elle-même comme une saillie naturelle de la pensée ; c'est une nécessité poétique dont l'auteur, tant bien que mal, se tire par le métier. [...] »

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d'innocence,  
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,  
Toi qui n'eus qu'un bûcher pour prix de ton ardeur,  
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense !

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels  
Où ta louange éclate en hymnes immortels :  
Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables !

Quand le bien tombe aux pieds du crime injurieux,  
C'est aux enfants du beau, comme frères pieux,  
À réparer du sort les coups épouvantables.

En 1854, de passage à Compiègne, Barbier prit une nouvelle fois la plume pour célébrer Jeanne, en un poème qui ne paraîtra en recueil que dix-huit ans plus tard<sup>1</sup> :

#### À Jeanne d'Arc

C'est là que tu tombas, héroïne au cœur bon,  
Victime du malheur et de la trahison ;  
C'est là que commença ta cruelle agonie,  
Qui devait s'achever au feu d'un incendie.  
Horreur ! Depuis ce jour pourtant la France en pleurs  
A couronné ton nom de sublimes honneurs ;  
Sainte fille, en maints lieux s'élèvent tes statues,  
Et tes vertus partout, sur les cordes tendues  
Des lyres, sonnent haut... C'est juste, mérité ;  
C'est le bon mouvement d'une société  
Réparant de son mieux le forfait exécrable  
D'un pouvoir étranger. Mais, ô vierge admirable,  
Pour toi qui tant souffris, ces hommages, hélas !  
Ne sont que pur néant, car tu ne les sens pas...

---

L'impropriété des termes par malheur vient comme une conséquence funeste s'ajouter à tout cela. Ainsi pour ne citer qu'un exemple M. Barbier fait *foudroyer* les Anglais à Jeanne d'Arc avec les *lueurs de sa lance*. C'est là du Scarron héroïque. »

<sup>1</sup> A. Barbier, *Silves et Rimes légères*, Dentu, 1872, p. 301.

Heureusement que Dieu dans son giron immense  
Te garde avec la vie une autre récompense.

Ville de Compiègne, 1854

En 1869, dans le poème « Une soirée d'Esprits » des *Satires comiques*<sup>1</sup>, Jeanne fit une ultime apparition rapide. Ou plutôt seul son nom est prononcé, puisque Barbier brocarde ici les soirées spirites et autres séances de tables tournantes :

Le pontife au milieu, l'œil ardent, le front haut,  
S'agite et tend les mains... bientôt un soubresaut  
Et des craquements sourds de la table inspirée  
Annoncent les esprits. – La phalange sacrée  
Qui veut bien visiter, ce soir, ce beau salon,  
C'est Jeanne d'Arc, saint Paul, Moïse et Fénelon ;  
Rien que cela, les cœurs vraiment les plus sublimes  
Et les plus forts penseurs que sur les hautes cimes  
Ait jamais éclairés la lumière des cieux.  
Que n'espère-t-on pas d'esprits si glorieux !  
Ils parlent... et pourtant de ces augustes bouches  
Il ne sort que discours incohérents et louches,  
Centons plats, lieux communs, sans style et sans couleur,  
Indignes de ces gens de génie et de cœur.  
N'importe, on s'extasie à leurs pauvres oracles,  
Et l'on applaudit fort le faiseur de miracles.

1869 fut une grande année pour Barbier, qui est élu à l'Académie française le 29 avril, au quatrième tour de scrutin par 18 voix contre 14 obtenues par Théophile Gautier, au grand dam de la princesse Mathilde. Son élection fut interprétée comme une victoire de l'opposition au pouvoir impérial, et Barbier fut d'ailleurs dispensé, à sa demande, de la traditionnelle visite à l'Empereur. En 1878, en compagnie du seul Victor Hugo, il vote pour l'élection sous la Coupole de Leconte de Lisle.

---

<sup>1</sup> A. Barbier, *Satires et Chants*, Dentu, 1869, pp. 231-232. Le poème est absent des *Satires et Poèmes* (Bonnaire, 1837), des *Nouvelles Satires* (Bruxelles, Laurent, 1840), comme des *Satires et Chants* (Masgana, 1853).



La fidélité d'Auguste Barbier à Jeanne d'Arc ne s'arrêta pas là, puisque sont conservées à la BnF deux lettres qu'Auguste écrivit à Jules Barbier<sup>1</sup> (1825-1901) le 29 octobre puis encore le 9 novembre 1873 pour le féliciter et le remercier après la représentation de son drame en cinq actes *Jeanne d'Arc* (musique de scène de Charles Gounod) au théâtre de la Gaîté, ou pour l'envoi du livret, on ne sait trop.

Le 7 février 1878 seulement, Auguste Barbier fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut le 14 février 1882 à Nice<sup>2</sup>, et non point à Paris comme d'aucuns le prétendent. Il fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, où le touriste peut aujourd'hui retrouver, non loin du tombeau d'Ingres<sup>3</sup>, sa tombe de celui qui fut tout à la fois poète, nouvelliste, mémorialiste, librettiste, critique d'art et traducteur de l'anglais, Académicien et... johanniste<sup>4</sup>.

Après sa mort parut une de ses études dramatiques<sup>5</sup>, que nous republions ici parce que son sujet nous intéresse :

### Jeanne d'Arc jugée par Shakespeare

C'est dans le drame de *Henri VI* que Shakespeare a introduit le personnage de l'héroïne française. On a douté que la première partie

---

<sup>1</sup> N'est-ce pas d'ailleurs en l'honneur d'Henri-Auguste, cousin germain de son père (Nicolas-Alexandre Barbier, peintre), que Jules Barbier donna à son fils Pierre-Auguste-Christian Barbier (librettiste lui aussi) son deuxième prénom ?

<sup>2</sup> Sur lui, lire : Jessie Rowlandson, *Auguste Barbier : sa vie et son œuvre*, Ph. D., Angleterre, Université de Durham, 1942. Sa lettre-testament proclame : « Né dans la foi catholique, apostolique et romaine, j'entends et je veux mourir dans cette foi de ma naissance, que je regarde comme la formule la plus complète du christianisme. »

<sup>3</sup> Division 23.

<sup>4</sup> L'ancienne rue Provôt, petite rue du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fut par arrêté municipal en date du 10 juin 1897 renommée « rue Auguste-Barbier ». Mais Fontainebleau avait devancé la capitale en donnant à l'une de ses rues le nom du poète, dès après sa mort.

<sup>5</sup> Auguste Lacaussade & Édouard Grenier, *Œuvres posthumes d'Auguste Barbier*, Sauvatre, 1883-1889, t. III : « Études littéraires et artistiques », pp. 137-144.

de cette chronique fût de lui, à raison de l'incohérence de quelques scènes ; cependant, si la conception ne lui en appartient pas, il est impossible de n'y pas reconnaître sa main. Le style en est, comme le sien, imagé et nerveux. Et qui, si ce n'est lui, pouvait écrire une scène d'une aussi grande beauté chevaleresque que celle qui a lieu entre le vieux Talbot et son fils, avant la bataille où ils perdent tous deux la vie ? On y trouve tout le feu, tout le mouvement de ses autres drames historiques. Ces traces visibles de son génie nous sont un motif suffisant pour lui laisser la paternité de la première partie de *Henri VI*, et, partant, la responsabilité du caractère de Jeanne.

Rien de plus triste que le point de vue sous lequel le poète la représente. C'est comme sorcière qu'elle intervient dans la lutte des deux nations rivales. Cela se comprend : la pièce est de 1589. À cette époque, il y avait à peine trente ans que les Anglais avaient perdu leur dernière conquête sur le territoire de France ; puis Shakespeare dut travailler sur des chroniques pleines de fables, composées par des Anglais et à leur avantage. Enfin cette idée de sorcière est malheureusement conforme à celle que le tribunal de l'inquisition eut de la pauvre Lorraine, puisque cette idée fut un moment la base de son accusation contre elle.

Il n'est donc pas étonnant qu'un poète anglais, écrivant pour un peuple ignorant et imbu de préjugés nationaux, ait représenté l'ennemie de sa race sous le masque d'une femme en communication avec l'esprit infernal. Ce qui nous paraît remarquable, c'est que le caractère de Jeanne, si faussé qu'il soit au point de vue religieux, ne l'est pas sous le rapport du sentiment patriotique. Au contraire, ce sentiment en elle est si pur, si désintéressé et si profond, qu'il touche et attache malgré l'horreur des moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins. Une courte analyse des scènes que traverse l'héroïne mettra le lecteur à même d'apprécier notre observation.

Lorsque Jeanne paraît, elle joue d'abord le rôle de fille inspirée, de missionnaire céleste, et cela avec assez de fidélité relativement à la légende. C'est au nom de Dieu qu'elle combat, qu'elle relève et ranime son parti abattu. Elle est regardée comme une sainte dans le camp français par le roi et par ses officiers. Rien d'impur et de grossier dans son langage et sa conduite. Ce n'est que vis-à-vis des Anglais que sa haine éclate en termes énergiques et soldatesques ; ce n'est aussi que par eux qu'elle est traitée de furie et de mécréante. Elle va et vient avec une ardeur extrême : on sent bien qu'elle est l'âme de l'armée royale. Sa pensée, son désir de chaque heure, sont de chasser l'ennemi. Non seulement elle emploie le fer, mais encore la parole. Battue par Talbot, elle prend sa revanche en détachant de l'alliance anglaise le duc de

Bourgogne, et elle le fait dans les termes les plus nobles et les plus vrais. Cette scène est si belle que Schiller s'en est emparé et l'a presque traduite dans sa tragédie de *La Pucelle d'Orléans*.

*Regarde, dit-elle au duc, regarde ta fertile France,  
Et vois ses villes, ses cités ruinées  
Par le ravage terrible de son cruel ennemi ;  
Regarde-la de l'œil d'une mère qui contemple son jeune enfant  
Au moment où la mort vient fermer ses tendres yeux.  
Vois, vois l'affreux mal de la France ;  
Observe ses blessures, les blessures innaturelles  
Que toi-même tu as faites à son sein plein de tristesse.  
Oh ! tourne ailleurs ton épée tranchante ;  
Frappe ceux qui t'offensent et ne blesse pas ceux qui t'aiment.  
Une seule goutte du sang de ta patrie  
Devrait t'affliger plus que des flots de sang étranger.  
Expie donc ce sang par un déluge de larmes,  
Et guéris les plaies qui souillent le corps de la France.*

Puis, pour le mieux convaincre, elle s'adresse à sa raison, et lui peint le caractère de ses alliés d'un seul trait, mais terrible :

*À quel peuple t'es-tu associé ? À une orgueilleuse nation,  
Qui ne sera fidèle à ton alliance qu'autant que durera son intérêt.  
Quand Talbot est venu guerroyer en France,  
Il t'a fait servir d'instrument à sa fureur ;  
Mais Henri d'Angleterre sera le souverain,  
Et toi, tu seras mis dehors comme un fugitif.  
[...]  
Reconnais que tu combats contre des compatriotes,  
Et que tu t'es lié avec des hommes prêts à devenir tes assassins.  
Reviens, reviens, ô prince égaré !  
Charles et les siens sont prêts à te recevoir dans leurs bras.*

Le duc de Bourgogne se laisse toucher, et quitte le parti anglais. Jusque-là, on n'aperçoit dans les actes de Jeanne que des moyens légitimes et naturels. Cependant elle est magicienne ; elle se révèle entièrement comme telle lorsqu'elle voit la fortune des combats abandonner l'armée française. Dans son désespoir, elle invoque alors à son aide les esprits du mal. La scène est courte, mais effrayante. Les esprits apparaissent sans lui répondre d'abord. Elle les supplie, ils

baissent le front ; elle leur offre son corps et son sang, ils secouent la tête. Alors, poussée à bout, elle s'écrie :

*Si le sacrifice de mon corps et de mon sang  
Ne vous engage pas à me donner votre assistance habituelle.  
Alors prenez mon âme ; mon corps, mon âme, tout,  
Plutôt que revoir la France succomber sous l'Angleterre !*

Se vouer corps et âme à une damnation éternelle pour sauver sa patrie, surpasse tous les dévouements imaginables<sup>1</sup>. Les esprits ne lui répondent pas et s'éloignent, et Jeanne accablée comprend que c'en est fait de la gloire de la France et de sa propre vie. Bientôt elle est prise. Ce n'est pas à Compiègne qu'elle tombe aux mains de l'ennemi, mais devant les murs d'Angers. Entraînée au camp du duc d'York, elle y est insultée par les chefs anglais. Confrontée avec un berger qui se dit son père, elle relève la tête avec fierté, et reprend son rôle d'envoyée du ciel. Elle repousse les allégations du paysan, déclare ne pas le reconnaître pour son père, et soutient que ce malheureux vieillard a été suborné dans le but de la flétrir et de la rabaisser. Alors elle fait l'histoire de sa vie et de sa mission en termes magnifiques, si beaux et si vrais que les plus grands admirateurs de cette fille étonnante n'ont pas formulé un plus juste éloge de sa nature et de ses vertus.

*Jamais, dit-elle, je n'eus commerce avec les esprits mauvais :  
Mais vous, hommes flétris par la débauche,  
Hommes souillés du sang pur de l'innocent,  
Corrompus et gâtés par mille vices,  
Parce que vous êtes privés de la grâce que d'autres possèdent  
Vous jugez strictement impossible  
Qu'on opère des prodiges autrement qu'avec le secours des démons.  
Vous vous trompez sur moi : Jeanne d'Arc  
Naquit et vécut vierge depuis sa tendre enfance ;  
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées,*

---

<sup>1</sup> Mais Péguy s'en souviendra dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910 : « Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle / Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, / Abandonner mon âme à l'Absence éternelle, / Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle. » (P<sub>2</sub> 458 ; cf. P<sub>2</sub> 16). – La première *Jeanne d'Arc* de 1897 comme les *Mystères* de 1910-1912 n'ont-ils d'ailleurs pas répondu aux espoirs émis par Barbier à la fin de la présente étude ?

*Et son sang pur, versé injustement,  
Criera vengeance aux portes du ciel.*<sup>1</sup>

À peine cette noble et éloquente protestation est-elle terminée que le duc d'York ordonne d'apporter des matières inflammables et de préparer le bûcher. À cet aspect, le cœur de la pauvre sorcière tombe en défaillance ; elle réclame un peu de pitié de la part de ses bourreaux. Les Anglais prennent acte de cette faiblesse, pour la couvrir des plus grands outrages. Voyant que rien ne peut les émouvoir et les arrêter dans l'apprêt du supplice, elle se résigne à son malheureux sort et marche à la mort en léguant à ses ennemis cette terrible malédiction :

*Puisse le glorieux soleil ne jamais laisser tomber ses rayons  
Sur le pays que vous habitez !  
Que la nuit et les ombres épaisses de la mort  
Vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir  
Vous inspirent l'idée de vous égorger et de vous étrangler vous-mêmes !*

Certes, tout cela est bien loin de la résignation sublime de la pauvre suppliciée au marché de Rouen, bien contraire au caractère véritable de l'héroïne, tel qu'il nous est révélé par les pièces de son procès et les récits de ses contemporains. Cependant, si faussé qu'il soit, le personnage de Shakespeare ne manque pas de vie et de réalité ; même avec sa scène de sorcellerie, cette fille batailleuse et haineuse du nom anglais garde quelque chose de cette franche et active paysanne lorraine qui aimait tant son pays, et qui détestait si cordialement, comme elle le disait, les vilains *goddons*. Le poète breton ne s'est point trompé sur le principal élément du caractère de Jeanne, l'amour du pays ; il le fait ressortir nettement et vigoureusement. S'il a éteint tout à fait le côté religieux, c'est qu'il ne croyait pas à la mission céleste, et qu'il ne voulait pas blesser l'orgueil national en montrant des capitaines anglais immolant une sainte et une chrétienne qui combattait pour le sol natal. Nous sommes disposé à penser que ce dernier motif surtout est celui qui l'a fait abonder dans la croyance populaire et lui a fait transformer Jeanne en sorcière ; car, à entendre les nobles accents qu'il lui prête et que nous venons de rapporter, il est difficile de croire que l'auteur de *Henri VI* n'ait point entrevu le vrai caractère de l'héroïne française.

---

<sup>1</sup> On aura ici reconnu les cinq vers qui servent d'épigraphe au sonnet de Barbier, « Jeanne d'Arc ».

Si Shakespeare a échoué dans la reproduction de cette figure extraordinaire, il n'est pas le seul poète malheureux. Bien d'autres après lui, dégagés de préjugés nationaux, et munis de renseignements historiques plus justes et plus complets que les siens, ont tenté vainement l'entreprise. Le vieux Chapelain n'a fait de la pauvre Jeanne, qu'une abstraction ornée de fleurs de rhétorique ; Robert Southey, le compatriote de William, l'a noyée dans une phraséologie mystique et déclamatoire, et l'Allemand Schiller lui a donné une rêverie et une sentimentalité romanesques tout à fait contraires à la vérité. Ces trois poètes, et c'est leur honneur, ont très bien senti les parties élevées du caractère de Jeanne : la foi, l'amour du pays et l'ardeur du sacrifice ; mais le côté humain, la forme individuelle, simple, naïve, vivante, ils ne l'ont pas rendue ou l'ont mal rendue. C'est surtout dans la pièce de Schiller que le personnage s'idéalise d'une manière étrange et fantastique. L'histoire même, dans son point le plus brillant, y est mise de côté par un singulier parti pris. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Jeanne, à la fin du dernier acte, ne meurt pas sur un bûcher, prisonnière des Anglais, et en vertu d'une sentence, mais sur un champ de bataille où elle vient de mettre en fuite les ennemis de la France, enveloppée des plis de sa bannière, et au rayonnement d'une lumière céleste. Nous n'avons jamais compris comment l'historien sévère et consciencieux de *Walstein* et de *Guillaume Tell* avait pu abuser à ce point des libertés de la poésie. Quant au poème de M. Soumet, il nous semble une longue élégie dans laquelle l'héroïne agit et parle trop en bergère et guerrière de salon. En somme, cette admirable figure est encore à sortir des mains de la poésie. Jusqu'à ce qu'un génie doué d'un sentiment vrai, d'une imagination puissante, et animé d'un esprit national et religieux en rapport avec celui de la noble Lorraine, l'ait recomposée, il faudra se contenter des beaux travaux historiques de MM. Michelet et Quicherat ; ce sont eux qui donnent l'idée la plus juste et la plus touchante de ce cœur sublime.

